

A un moment, il faut se mettre à table et se livrer. Cuisiner les aliments comme on mitonne les corps et les envies. Manger, s'aimer et parcourir un bout de chemin en famille, en couple ou en solitaire, derrière les fourneaux ou dans les coulisses de la petite et la grande histoire d'une île souvent sous influence et sous menace. Et toujours goûter, essayer, se dévoiler. *Le Banquet aphrodisiaque* est donc un curieux menu concocté par Li Ang, l'une des autrices les plus controversées de Taïwan, à la fois fougueuse et frondeuse, jouisseuse et joyeuse, comme elle apparaît ce matin d'octobre dans sa chambre d'hôtel perchée dans une tour du XV^e arrondissement de Paris.

Des entrées aux desserts, son «banquet» est une succession de plats, un inédit voyage exploratoire dans le destin de l'île et les tranches de vie de Wang Chi-fang et sa famille. Un récit de passions et de sensations qui touche à tout, gratte, raille, suinte de pulsions et de fluides. «Manger est un acte instinctif. J'adore la viande, l'alimentation, la cuisine», raconte Li Ang dans un mélange d'anglais et de mandarin. *Je tenais à écrire un roman complet, consistant, sur ce thème-là, sur ces plaisirs. La gastronomie est souvent liée au sexe et à l'amour, mais je voulais également intégrer la dimension politique, culturelle, et brosser un portrait historique large, de la vie à la mort, autour du personnage d'une femme.*

Voilà donc la jeune Wang Chi-fang, double littéraire de l'autrice. Son père n'est pas loin. Ce roman – parfois touffu – est d'ailleurs un hommage en creux à cet initiateur, ce «gourmand-gourmet qui goûtait plein de mets, cuisinait des tas de plats, des choses bizarres», poursuit Li Ang, avec des yeux étonnés et amusés qui roulent sous la frange droite. *Le Banquet* démarre avec l'enfance et l'empreinte du père, autour de la civette et du pangolin, dans un premier chapitre qui encapsule le temps, comme un clin d'œil aux origines aborigènes de Taïwan.

Rejets ou adhésions. Ce livre tour à tour enjoué et léger, sombre et profond, peut d'ailleurs se lire comme une succession de tableaux et de portraits. Ou comment un plat, un aliment racontent une des facettes de l'histoire taïwanaise, interrogent son identité multiple, sondent sa culture métisse et dévoilent toute sa dimension symbolique et politique. Li

Ang passe ainsi de l'intime au collectif. Évoque les influences chinoises, japonaises (le riz au curry), américaines et les rejets ou les adhésions qu'elles suscitent. «Beaucoup de mes amis ont été arrêtés, certains ont été exécutés par le Kuomintang [le parti nationaliste de Tchang Kai-check qui s'est réfugié sur l'île après la défaite contre les communistes en 1949, ndr], rappelle Li Ang. Ces Chinois du continent se sont dit nos compatriotes, ont affirmé qu'un même sang coulait dans nos veines, mais ils ont été bien plus cruels avec les Taïwanais que les colons japonais.» Avec *le Banquet*, l'auteure scande d'une certaine manière les étapes parfois heurtées de cet archipel. Elle explore les rapports de soumission et de pouvoir. Et questionne le rapport à la chair, au sexe, au sang: «Quoi que l'on mange, on consomme la vie de l'autre. Manger est un acte cruel, car ce sont les faibles qui se font dévorer par les dominants.»

Démarche hybride. L'approche est originale, séduisante. Les nouilles au bœuf convoquent l'arbitraire et la peine capitale infligée aux prisonniers politiques. Le thé aux perles est une évocation de la libéralisation et de l'ouverture de l'île à travers les voyages d'une jeune femme qui s'enfuit avec son amant. Dans le chapitre «Banquet d'Etat», «l'identité diplomatique du territoire taïwanais», comme l'indique le directeur de collection Gwennaël Gaffric, est en filigrane des dégustations officielles. Li Ang, qui connaît pourtant bien les arcanes du pouvoir, n'est pas une idéologue, n'écrit pas en critique ou en militante. Sa démarche est hybride, empreinte de sarcasmes et d'une discrète exigence mémorielle. Il lui a fallu sept ans pour écrire ce roman exploratoire et audacieux sur les tourments et les identités de l'île. «Au début des années 2000, nous avons atteint un certain stade de développement avec l'alternance démocratique. J'ai voulu tourner la page des récits précédents sur la répression, la Terreur blanche et laisser à côté tous ces traumatismes du passé», reprend celle qui avait fait sensation dans les années 80 avec *Tuer son mari* (Denoël, 2004), une fiction sur le viol et les inégalités homme-femme.

Le Banquet revisite ce rapport de domination-soumission en y apportant une dimension jouissive et ironique. Dans le très érotique chapitre «Gourmandises

«Quoique l'on mange, on consomme la vie de l'autre. Manger est un acte cruel, car ce sont les faibles qui se font dévorer par les dominants.»



Li Ang, à Paris, le 11 octobre. PHOTO

MARGUERITE BORNHAUSER

aphrodisiaques», Li Ang campe la relation très forte entre deux femmes qui s'aiment, mangent et font l'amour. L'homme y est réduit à un statut d'objet sexuel. La traductrice Coraline Jortay a déployé de beaux efforts pour livrer des pages drôles sur le «point de vue narcissique d'un macho-hétérosexuel» selon lequel les «femmes n'existent que soumises à la queue masculine». Fringale de désirs, de corps comblés, de substances excitantes, de scènes où la gastronomie semble être l'anagramme d'orgasme, l'autrice s'est fait plaisir. «A mon âge [71 ans], on a appris que le plaisir ne dépendait pas uniquement des hommes qui sont plutôt pas fiables», rit Li Ang.

Mais, paradoxal et bousculant, c'est aussi le roman du détachement, de la mise à distance, de l'impermanence. Avec le père d'abord, avec le temps et la géographie ensuite, avec la vie enfin. Li Ang livre un dernier chapitre où elle vante les mets végétariens, comme une forme de purification, d'abandon, pour rendre hommage au père, disparu après avoir avalé dans sa jeunesse des «machins bizarres», comme le dit la mère. Il s'est effacé en laissant un héritage inouï à sa fille. La viandarde passionnée et amusée n'a pas dit son dernier mot. Elle travaille à un nouveau roman. Il y est question des dieux chinois qui se sont réfugiés à Taïwan après 1949 et l'arrivée des communistes athées à Pékin. «Grâce à eux, on n'a pas mal vécu le Covid. On va peut-être en renvoyer quelques-uns sur le continent pour qu'ils viennent en secours aux Chinois», dit Li Ang. Un dernier rire avant de partir. ◀

LI ANG

LE BANQUET APHRODISIAQUE

Traduit du chinois (Taïwan) par Coraline Jortay. Postface de Gwennaël Gaffric, l'Asiathèque. 336 pp. 23,50 €.